



je viens d'où tu vas

LA REVUE DE PRESSE

**Spectacle Musical tout public dès 6 ans
De et avec Davy Kilembé et Samir Mouhoubi**

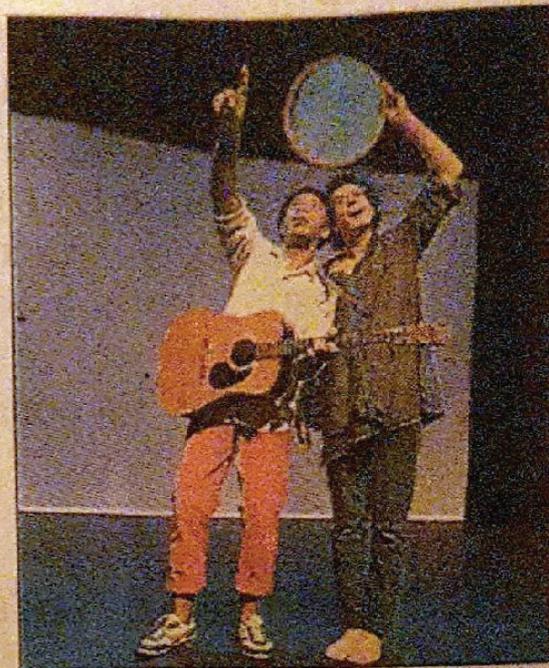
ALÉNYA

Présentation de la saison culturelle et spectacle

L'inauguration de la saison culturelle se déroulera **samedi 18 janvier** à 19 h pôle Antonio-Machado dans les caves Ecoiffier, suivie à 20 h 30 d'un spectacle musique et théâtre *Je viens d'où tu vas* (public familial dès 6 ans) avec Samir Mouhoubi et Davy Kilembe. Samir est natif d'Algérie, Davy est natif du Congo. Chacun a tracé son chemin pour venir en France. Les deux artistes se rencontrent pour nous conter leurs histoires d'hommes en mouvement, *les sens en éveil, prêts à dépeindre ces chemins d'exils croisés qu'ils ont conjointement parcourus. Entre l'Afrique du Nord, l'Algérie, l'Andalousie, le Congo et la Catalogne les deux troubadours nous font revivre leur périple respectif entrecroisé de rencontres et de petites histoires de vie...*

■ Un voyage doux et coloré

Guitares, calebasse, flûte, guembri, darbouka, sanza, enveloppent d'un doux



► Samir Mouhoubi et Davy Kilembe.

écrin les voix chaleureuses et singulières de Samir et Davy dans un répertoire original parsemé de pépites traditionnelles. Le spectacle fait de chansons en français, arabe, kabyle, espagnol ou encore en swahili, d'ombres chinoises et de dialogues, est un hymne joyeux et grave à la fois, à la diversité, à la rencontre et au partage. Nul ne sait où nous mènera *Je viens d'où tu vas* mais le voyage sera assurément doux et coloré.

► Pour tous renseignements, tél. à l'office de tourisme au 04 68 22 54 56.

« Cet après-midi là je me suis retrouvé — qui sait pourquoi ? — au milieu d'une foule étrange : deux ou trois cents bambins, mioches, gamins, drôles, petits anges ou diabolins surplombés par une douzaine de têtes adultes, tous bien assis dans les fauteuils d'un théâtre sans charme d'un village méditerranéen privé de ses touristes. Le charme est venu d'ailleurs.

Dès que la salle s'obscurcit, la scène prend une dimension formidable sous les lumières magiques d'Alice Videau et par la présence des artistes, musiciens, chanteurs, conteurs, comédiens, enchanteurs. Pourtant ils ne sont que deux : l'un au teint bronzé, au crâne lisse sous son chapeau et l'autre, escogriffe plus pâle, touffu avec de fines lunettes. Les bambins sont intrigués.

L'aventure nous mène sous les rayons d'un même soleil dans un monde où la dureté du réel s'émousse avec la musique et les chants colorés qui rejoignent les rêves des enfants. Davy, né en France d'une mère espagnole et d'un père zaïrois s'en va vers l'Afrique retrouver ses racines. Samir, le Kabyle qui fuit la folie humaine, de guerre en naufrage, prend le chemin inverse. Deux destins bien différents qui les font se croiser, se reconnaître dans leur même humanité et s'apprécier. La scène enveloppe d'un éclairage féerique un vécu bien réel. Les mioches sont perplexes.

Davy & Samir 2 Les deux amis partagent leur histoire personnelle : deux grands enfants au cœur pur, plongés dans un monde cruel. En ombre chinoise, l'enfant-avion découvre l'espace, puis un énorme loup-renard menace. Le petit Davy fabrique son ballon avec de vieux sacs en plastique et des ficelles, sans savoir que son bonheur prend sa source dans la pauvreté. Le petit Samir tapait dans les mêmes ballons et parlait dans le téléphone à fil. Tous deux jouent, cachant derrière quelques pitreries les cicatrices laissées par le destin. La musique enveloppe les souvenirs : guitare et flûte traversière rencontrent les calebasses, qraqueb d'Algérie et mbira du Congo. Les gamins sont fascinés ; on n'entend pas un souffle d'instit.

Points communs et différences se complètent. On entend dans les bouches adultes les mots cosmopolite, universel, humanité ; ils se dissolvent dans le regard émerveillé des enfants. Pauvreté, violence, immigration, racisme n'apparaissent jamais dans le vocabulaire. Les adultes les sentent tapis dans l'ombre, les enfants les appréhendent indirectement dans leurs questions après le spectacle : « C'est ton histoire en vrai ? », « Vous êtes vraiment amis aussi dans la vie ? » Davy Kilembé et Samir Mouhoubi confirment. Leur histoire les a dépassés pour devenir un vrai spectacle pour le jeune public, guigné par le moins jeune. Petits anges ou futurs démons repartent tout joyeux avec des questions plein la tête et une envie folle de traverser la mer...»

Michel TRIHOREAU - NOS ENCHANTEURS - QUOTIDIEN DE LA CHANSON

NOS ENCHANTEURS
le quotidien de la chanson

ILLE-SUR-TÊT

MEDIATHÈQUE. Une fable réaliste et poétique.

Un espace de sincérité

Dans sa propension à faire du spectacle jeunesse une priorité, la médiathèque communautaire Pons a fait fort en proposant aux enfants et à leurs parents, qui n'ont pas été les moins réactifs, *Je viens d'où tu vas*, de et avec Davy Kilembé et Samir Mouhoubi. Une fable très actuelle où deux artistes pleins de talent et d'humanité parlent de leur vécu dans un style jubilatoire. Le coup de crayon est parfois sévère, tant il dépeint la réalité, mais la poésie instillée par les deux artistes, les musiques métissées, les francs moments de rigolade,

comme les contours acérés de cette aventure, où deux destins se croisent. La réalité est dure, mais elle est belle quand Samir et Davy invitent le public à les rejoindre là où sont leurs racines. Un spectacle, tendre et généreux, fait de chansons en arabe, kabyle, espagnol, français, swahili.

■ Une histoire et deux hommes

Avec Davy tout finit par un grand éclat de rire. Son charisme, sa joie de vivre s'installent dès les premiers mots, même son complice Samir s'efface : « *C'est pas moi l'ar-*

tiste, c'est lui. Dans la vie, Davy, c'est comme une vague, une belle vague et quand elle arrive il faut s'y attendre ». Davy sourit à ce portrait esquissé par Samir. « *Samir, c'est le Grand Canyon, le Kilimandjaro et la Muraille de Chine* », répond Davy.

« *Ce spectacle, c'est vraiment toute notre propre histoire. Tout ce qu'on a subi. Les gamins sont captivés par l'histoire et ils posent des questions sur nos vies* », explique Samir.

Les présentations sont faites dès le début du spectacle : « *Sous sa chevelure crépue vit un merle chanteur, lance Davy. Son visage rayonne comme le soleil. Sa peau a la couleur de la terre* », retourne Samir. Et ce sera comme ça durant près d'une heure dans un à-toi-à-moi jubilatoire.

De cette rencontre en 2002 du côté d'Astaffort est née une complicité. Puis, ce spectacle. « *On s'est dit pourquoi ne pas parler de nous, pourquoi ne pas parler de notre histoire et rigoler de nous* ». C'est fait, avec cette faculté qu'ont Davy et Samir à transmettre leur enthousiasme dans un espace de sincérité. Un voyage sur les chemins de l'imprévu dans un plaisir partagé.



▶ Davy et Samir offrent un voyage sur les chemins de l'imprévu.

Perpignan : le spectacle pour enfants "Je viens d'où tu vas" sélectionné pour tourner dans toute la France



unnamed.jpg



Le spectacle pour enfants "Je viens d'où tu vas", écrit, composé et interprété par les Perpignanais Davy Kilembé et Samir Mouhoubi, de la compagnie Habibi, vient d'être sélectionné par le réseau Jeunesses musicales de France pour être présenté lors de séances scolaires, dans tout l'Hexagone, à partir de septembre 2021.

"Je viens d'où tu vas" est l'histoire d'une rencontre. Celle entre deux chanteurs guitaristes perpignanais : Samir Mouhoubi (du groupe Amane) et Davy Kilembé. L'histoire d'une amitié qui mûrit lentement. Après s'être découverts en 2006 aux Rencontres d'Astaffort, organisées par Francis Cabrel, les deux hommes se recroisent à plusieurs reprises et finissent par décider, en 2016, de créer ensemble un spectacle pour enfants.

"Le problème, c'est que tout avait déjà été fait, explique Samir. On a cherché, cherché et on s'est dit : "Pourquoi ne pas parler de notre histoire ?" Puis, un soir, Davy m'a envoyé par SMS la phrase "Je viens d'où tu vas". Ça m'a tout de suite parlé. Je suis parti d'Algérie pour venir en France et Davy a fait exactement le contraire : il est né en France et est parti vivre trois ans au Congo avec son père, quand il était petit."

“ *Accepter l'autre permet de s'accepter soi* ”

L'INDÉPENDANT

Le projet dépasse vite la simple narration des périples respectifs des deux artistes, pour toucher à l'universel et au vivre ensemble. *"On a cherché ce qu'il y avait de commun et de différent entre nous. Et c'est devenu un support pour parler d'identité, d'acceptation de l'autre et de déracinement"*, résume Davy.

Après avoir écrit les parties contées et chansons métisses illustrant leur propos, Samir et Davy se sont attaqués à la mise en scène, basée sur un jeu d'ombres chinoises, lors d'une résidence à Alénia, en 2018. À cette occasion, les deux chanteurs sont rejoints par Alice Videau, qui s'occupe des lumières, et Aude Ortiz, qui se charge de la diffusion. La compagnie Habibi était née.

Également disponible en CD

En 2019, la troupe, qui a également bénéficié du soutien de l'association Strass, effectue une tournée auprès des scolaires sous l'égide de la Ligue de l'enseignement des Pyrénées-Orientales. C'est à la suite de cette première expérience fructueuse que la compagnie postule avec succès pour rentrer dans le catalogue 2021-2022 des Jeunesses musicales de France (JMF), un réseau de diffusion partenaire de l'Education nationale. Le spectacle devrait commencer à tourner dans la France entière à partir de septembre prochain.

En parallèle, les deux auteurs-compositeurs ont également enregistré une version audio du spectacle. Le CD est disponible sur [le site internet de la compagnie Habibi](#).

♦ Comment le thème de ce projet “Je viens d’où tu vas” vous est-il venu ?

Samir : De mon côté, j’avais déjà travaillé pour plusieurs compagnies théâtrales. J’avais l’impression que tout avait déjà été fait. Davy a suggéré de parler de nous-mêmes ; de notre histoire, tout simplement. J’ai trouvé ça super. On a mis sur papier nos biographies et nos CV respectifs. C’est comme ça que l’idée de “*Je viens d’où tu vas*” est née. On y parle de notre parcours, nos différences, et de nos points communs. Et puis c’est parti, yallah : on a écrit les chansons et le spectacle.

Davy : On y parle notamment de nos traumatismes. Mais ça se destine à un jeune public. Les choses négatives sont bien là ; de manière sous-jacente et suggérée. On veut partager un message d’espoir et de positivité.

♦ Samir, pourquoi avoir quitté l’Algérie ?

Samir : J’y ai vécu beaucoup de traumatismes ; de l’enfance à l’âge adulte. Petit, on vivait tous confinés. Il faut savoir quelque chose au sujet de ce pays depuis son indépendance : il y a deux clans ; un politique, un islamiste. **Nous, kabyles, sommes au milieu.** De jeunes exilés dans notre propre pays. Les dirigeants ont créé une peur pour que le peuple ne puisse bouger. On a vécu dans une prison à ciel ouvert.

Le jour où j’ai pu trouver une fenêtre, je me suis enfui, pour venir en France. J’ai vécu la guerre. J’ai vécu l’armée. J’ai vécu la traversée. J’y ai perdu de très bons amis. Revenir au pays, c’est revenir dans un cauchemar, où on se croit déjà mort. Alors yallah : on part pour renaître.

♦ Une prison à ciel ouvert : c’est encore le discours des jeunes algériens aujourd’hui. Davy, vous expliquez avoir voyagé dans votre Zaïre paternel. Pouvez-vous développer ?

Davy : Mon père a fait ses études en France, où il a rencontré ma mère, née ici, de parents espagnols qui ont fui Franco. À ma naissance, on s’est installé au Zaïre ; où mon père travaillait. J’étais devenu rapidement un petit congolais. Mais ce que j’ai compris tout de suite, **c’est qu’en France, j’étais un petit noir ; et là-bas, un petit blanc.**

Alors avec toutes ces histoires de différences, ça m’a ouvert l’esprit. Beaucoup de Français utilisent le mot « dictature » ; face à l’actualité et aux mesures nationales. Moi, quand j’étais petit à Lubumbashi, je n’ai pas connu la guerre comme Samir. Mais dans ma rue, je me souviens avoir vu l’armée tirer à balles réelles sur des manifestants étudiants. L’information ne circulait même pas. La dictature, c’est ça !/p>

♦ Les mots “préjugé” et “stéréotype” ont-ils la même portée selon vous ?

Davy : L’un et l’autre sont autant négatifs. Le stéréotype, c’est global ; c’est quelque chose auquel on se raccroche pour se confronter à quelqu’un. Alors que le préjugé, c’est davantage de l’ordre de la volonté. C’est plus une démarche volontaire.

Samir : Je le vois autrement. Pour moi c’est pareil.

♦ Comment ces deux mots falsifient-ils la réalité ?

Samir : Stéréotype, ou préjugé, c’est de l’ordre de la peur de l’autre. Un racisme reste un racisme. C’est de la xénophobie. “Pourquoi est-il différent de moi ? Moi, je suis idéal ; lui ne l’est pas”. En résumé, c’est l’histoire du chameau qui ne voit jamais sa bosse. On est le miroir de l’autre.

♦ Est-ce que le politiquement correct n'amène que du positif ?

Davy : On arrive à un stade où ça devient contre-productif. On marche sur des œufs. Aujourd'hui, le grand combat féministe a modifié la langue française ; pour que ce soit plus équitable, et que le genre féminin soit plus représenté. C'est très symbolique, mais ça met beaucoup de barrières. J'ai l'impression que les raisons pour lesquelles on fait tout ça ne sont pas les bonnes. Dans le cas de l'écriture inclusive, est-ce pour se pardonner, et se donner bonne conscience par rapport aux comportements de la société vis-à-vis des femmes ?

L'écriture change; mais pas les mots, ni le fond. Notre culture reste la même. Au final, les femmes restent moins bien considérées, moins bien payées, etc. Je dois avoir des stéréotypes et des préjugés en moi. C'est impossible de ne pas en avoir. Avec le peu que j'en ai, je me sens à l'aise. Il faut que les langues se délient, et que la parole se libère.

Deux exemples : le client qui dit une Tête-de-nègre à la pâtisserie, et le guichetier qui relève que ton prénom n'est pas français. Si on montre un comportement non agressif, qu'il n'y a pas de problème, qu'il y a mutuellement de la compréhension, du respect, voir de l'humour ; pour moi ce n'est pas raciste. Bien sûr ça peut vite dérapier.

Samir : Je prends comme exemple l'immigration choisie. Ça fait partie d'un racisme extraordinaire. J'ai découvert cette politique quand j'étais encore en Algérie. Ça provoque de la haine. Autant chez ceux qui ont fait des études supérieures que chez les autres.

♦ Aujourd'hui, est-on loin de la France du président Chirac et de son discours "de bruits et d'odeurs" ?

Davy : On est pile dedans. C'est toujours la même chose. Tout comme Louis Aliot, ces gens utilisent des ressorts à des fins électorales. Chirac a tenu ce discours pour s'arranger l'électorat d'un Front National qui commençait à se présenter comme une troisième force politique. Aujourd'hui, c'est la même stratégie. C'est même pire. Les politiciens se préparent à faire face au FN, aux seconds tours, et à les gagner de cette manière. C'était le cas d'Emmanuel Macron. Jean-Marc Pujol a perdu, mais c'était la même stratégie, les mêmes outils. "Le bouc émissaire risque d'être assez surbooké".

Samir : Je me souviens de ma grand-mère qui utilisait l'expression "arrête ta politique" ; ça signifiait "arrête de mentir". Le peuple est victime, mais seul lui qui peut décider de ce qui lui arrive ; surtout s'il arrive à jeter ses télévisions, au bénéfice de l'écoute des personnes âgées, et de leurs conseils. Aujourd'hui, ces derniers meurent, sans que personne ne le sache. On ne les voit plus.

♦ Pourquoi certains persistent-ils à vouloir enseigner des valeurs racistes ?

Samir : Pour moi le racisme est une secte. Je le prends comme ça ; c'est du sectarisme. Il y a des exceptions, des enfants qui refusent une certaine éducation raciste venue de leurs aînés.

Davy : Ce que vient de dire Samir est une réflexion avec un préjugé : nous sommes, avec cette discussion, en train d'avoir un comportement raciste envers les racistes. Je pense que, malheureusement, c'est dans la nature de l'homme. Le documentaire "*Je ne suis pas raciste mais...*", l'explique très bien, et nous le rappelle. Lorsqu'on rencontre une inconnue, qui est différente, on a peur. À force d'éducation, et de culture, on arrive à évoluer. Mais sinon, ce comportement est en nous, à l'origine.

◆ Que pensez-vous de la loi dite du “mort kilométrique” ?

NDLR : Cette “loi” détermine le degré d’importance accordé par les médias aux victimes d’un drame en fonction de la distance et de sa localisation.

Davy : C’est pour moi dans la nature humaine. Rien de choquant. Cependant, rien ne nous interdit d’essayer de se projeter; de considérer un drame qui s’est passé loin de chez nous.

Samir : J’aurais préféré ne pas répondre (rires) ! Je crois que le journalisme, en général, dans le monde, a une grosse part de responsabilité. La télévision, que nous avons créée, est malheureusement à l’origine d’effets anormaux. Quand tu vois un mort devant ta porte, tu vis le choc ; il est là. Il revient même plus tard, dans tes pensées, il te travaille. Quand tu vois ce même mort, via la télévision, tu peux te demander si c’est vrai : ça peut fonctionner comme une sécurité. Comme un inconscient qui te protège. Puisque ce fait divers se passe loin de chez toi, tu ne t’inquiètes pas.

◆ Comment se fait-il que votre spectacle soit un hymne à l’éducation ?

Davy : On essaie d’aller plus loin, ne pas s’arrêter à l’aspect de racisme. Le fait d’être soi-même engendre une certaine discrimination : on a chacun une particularité. C’est une qualité. Ça fait avancer dans la vie : ce qui te constitue, en tant que personne, t’élève. Mais avec les bonnes recettes de communication, la masse tombe dans le panneau, souvent. C’est vrai qu’il y a de l’insécurité, comme le dit le Front National, de la misère sociale, des problèmes ; mais attention aux solutions proposées, ce ne sont pas les bonnes.

Samir : Accepter la différence de l’autre, l’intégrer, c’est aller très loin ensemble. C’est la plus belle chose du monde. J’aime à comparer nos différences par les nombreux ingrédients qui composent le couscous : on vit dans la couscoussière et c’est bon. C’est ce qu’on cherche à partager via “*Je viens d’où tu vas*”. C’est ce qui me plaît dans notre spectacle.

◆ Des anecdotes concernant le public qui a assisté à votre spectacle ?

Davy : On a joué dans un foyer pour migrants qui était situé en face d’un foyer pour retraités. Parmi ces derniers, beaucoup de pieds noirs, un peu trop nostalgiques. On a été confronté à un public complètement opposé sur le papier. Mais on a remarqué que les perspectives s’ouvraient entre eux.

En fait, ils ne s’étaient jamais fréquentés. Ils ne s’observaient qu’à travers les fenêtres. Il y avait bien sûr des tonnes de préjugés qui faisaient barrières. Ils se sont ouverts les uns aux autres durant le spectacle. Alors, si ça peut ouvrir ce genre de possibilité.

Si notre spectacle peut notamment permettre à des enfants d’assumer leur identité, c’est bien. **Que ces jeunes apprennent qu’ils représentent la France d’aujourd’hui et de demain.** Qu’ils assument leurs origines, en sachant qu’ils sont avant tout français. Qu’ils se nourrissent de leur particularité, comme on le fait avec Samir. C’est bien de remettre les choses à leur place. Je suis moi-même comme ça. Et avant toute chose, je suis français, j’aime la France et ma carte d’identité.

Samir : Une fois, je suis allé en solo pour un concert dans un bled perdu. J’ai commencé à chanter en kabyle et en arabe. Je me suis vite rendu compte que le public refusait ces langues. La salle était emplie de racistes. Ça m’a simplement permis de leur montrer que, quelqu’un comme moi, pouvait très bien chanter, et sans accent, du Claude Barzotti, du Francis Cabrel, du Enrico Macias. Mon petit changement de programme a subitement calmé la salle.